

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

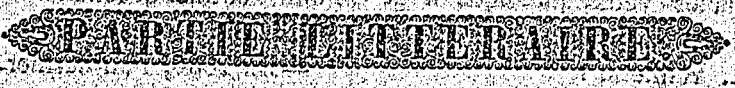
054

MA 543

Canadian

LE MENEESTREL.

31



Vol. II.

Quebec, 9 Janvier, 1845.

No. 2

VENGEANCE AUTRIENNE,

SOUVENIR D'UN VOYAGEUR.

(Suite et fin.)



C'est une chose merveilleuse à voir par un beau clair de lune, que cette immense basilique en marbre blanc. Il est impossible d'imaginer une architecture, tout à la fois plus grandiose et plus puérile, plus riche, plus merveilleuse, plus fantastique, et plus absurde que celle-là. L'édifice vous apparait de loin comme un temple en sucre blanc dans la boutique d'un pâtissier ; mais, à mesure que vous approchez, vous comprenez tout ce qu'il y a d'harmonie entre les mille colonnettes, du dôme ; et puis, il y a tant de magnificence dans la forme et les matériaux, tant d'unité, de largeur dans la conception, que vous oubliez tout ce qu'ont de frivole ces arabesques et enjolivements gothiques pour vous laisser écraser par la sublimité de l'ensemble... Je le voyais pour la première fois, et je demeurai en quelque sorte prosterné en la présence de Dieu.

Comme j'étais ainsi plongé dans une contemplation muette, j'entendis à l'intérieur le son de l'orgue, et des voix psalmodiant de lugubres versets. J'entrai, vaguement ému, et me trouvai dans une obscurité qui m'étonna un instant ; mais je reconnus bien vite que la lampe du cœur et les cierges du maître-autel, d'où venaient les

voix ne pouvaient projeter leur clarté jusqu'à l'autre extrémité de l'église. Mes yeux furent assez long-temps à s'habituer aux ténèbres ; les grands cierges éteints, les crucifix, les madones m'apparaissaient au loin, à demi éclairés, comme de grands spectres, et les ondulations de la lumière me causèrent un long éblouissement.

Enfin je m'approchai du maître-autel ; il était en deuil : en face on avait élevé un catafalque entouré de cierges ; et les prêtres, avec leurs ornemens blancs et noirs des grandes solennités, célébraient les vêpres des morts. Tout cela me plongea dans un recueillement extatique indicible. Appuyé sur un des piliers de la nef, je regardais la lumière vacillante de toutes les chapelles latérales se fondre avec l'obscurité du centre, et je voyais se dessiner dans l'ombre, pareils à des statues sur des tombeaux, les fidèles attirés par la cérémonie lugubre ; puis mes vœux s'élevaient vers cette voûte immense du saint édifice si solennel et sombre en dedans, si magnifique et riant au dehors ; puis la lente et agonisante psalmodie du cœur m'endormait tout à coup la vue en m'éveillant l'ouïe, et j'écoutais, les yeux fermés, les paroles saintes des psaumes...

J'ignore combien de temps je demeurai noyé dans cet état de contemplation fantastique ; mais quand j'ouvris les yeux, j'aperçus à genoux, près du catafalque, le pâle inconnu, l'homme énigme... Wilhelm !

— Cette apparition, car c'en était une en ce moment, me souleva le cœur et le fit battre longtemps avec une violence telle que je posai ma main sur une chaise pour me soutenir... Tout à coup un éclair sembla me passer sur les yeux, suivi de la vague pensée que l'office qu'on célébrait dans cette soirée du *cinq mai* pouvait bien n'être pas tout à fait étranger à Wilhelm ; c'est pourquoi je m'approchai de la balustrade, et tirant par la manche un des fidèles.

— Pourriez-vous me dire, lui demandai-je, le nom de la personne pour laquelle on prie en ce moment ?

Dans les pays catholiques, les grands dévots sont généralement d'une profonde mélancolie vous les voyez suivre le viatique auprès d'un mourant qu'ils ne connaissent pas ; assister à une messe, à un office funèbre pour un mort dont ils n'ont jamais entendu parler... C'était le cas de celui que je venais d'interroger : c'est pourquoi il me répondit entre deux bouts de prières bien *sifflées* :

No on so, signore.

La curiosité l'emporta sur mes appréhensions et je tirai par sa manche de mousseline un prêtre assis dans une stalle, et qui semblait prier avec une grande ferveur.

— Voudriez-vous me dire, monsieur, le nom de la morte pour laquelle on fait ce service : Je désirerais prier pour elle avec vous.

Il tira de sa poche un petit agenda, l'ouvrit au *cinq mai* et me répondit :

— Le nom de la morte est Elizabeth Giannerhausen.

C'était la première fois que j'entendais prononcer ce nom.

— De quel pays ? demandai-je.

— De Vienne.

— Où est-elle morte ?

— A Inspruck.

— A quelle époque ? poursuivis-je, quoique je sentisse désormais toute l'importunité et l'inutilité de mes questions.

Il lut de nouveau sur son agenda.

— En 1830, l'an dernier.

— Quel jour ?

— Le cinq mai.

Allons, pensai-je, voilà toutefois une date qui joue un rôle dans l'affaire ; et regardant encore la figure pâle et maigre de Wilhelm, puis songeant qu'il n'avait pas mangé de la journée, qu'il avait dû se rendre immédiatement après son arrivée à la cathédrale, et qu'enfin il avait paru troublé en entendant prononcer la fatale date par le conducteur, qui l'avait accompagnée d'une ritournelle gaiment sifflée... j'imaginai que Elizabeth Giannerhausen pouvait bien avoir été empoisonnée, et que l'empoisonneur... mais le capitaine Balti ! car enfin il y est pour quelque chose !

— Au moins, demandai-je encore au prêtre, qui commande et paie ce service nocturne !

Le prêtre me montra du regard le pâle et triste Wilhelm, toujours à genoux auprès du catafalque.

Je frissonnai en jetant les yeux sur cet homme.

Le prêtre se hâta d'ajouter : Fewe mademoiselle Elizabeth Giannerhausen, qui était orpheline et fort riche, lui a laissé tous ses biens, en lui commandant de faire célébrer pendant trois ans cet office de nuit.

— Mais n'est-il que le légataire de cette demoiselle ?

Rien de plus, que je sache.

— Pas même parent.

Il regarda attentivement sur son agenda.

— Non, simple légataire universel !... mais assez.

En effet, l'étranger avait interrompu ses prières et arrêté sur nous ses yeux noirs et étincelants, pareils à deux globes de jais flamboyant sur un masque de cire.

Les prêtres firent d'abord le tour du catafalque, et après eux, Wilhelm seul, en murmu-

rant les derniers versets ; puis les voix se perdirent comme celle d'un mourant ; puis les officiants se retirèrent, le sacristain éteignit les cierges, et la foule se dispersa, et je restai encore quelque temps dans l'obscurité, derrière un pilier écoutant baisser et s'évanouir les froissements des pieds sur les dalles... Enfin, le sacristain fit sa ronde, et je sortis.

Après une longue nuit sans sommeil, que je passai encore à composer des histoires, et aussi à peser ce qu'il était de mon devoir de faire en pareille circonstance, je me levai, fatigué et sans m'être arrêté à rien. Je vis Wilhelm comme de coutume et toujours aussi morne, aussi réservé, aussi rentré en lui-même. Un, deux, trois jours et trois nuits se passèrent, non moins tristement et péniblement traînés par moi. Et je n'eus pas la force de prendre un parti, pas même la hardiesse de hasarder quelques questions à l'homme... Et que lui aurais-je dit ? Et qu'aurais-je fait, après tout ? car peut-être n'y avait-il rien d'extraordinaire en lui, et je trouvais parfois bien ridicules mon inquiétude, mes cauchemars de curiosité !

Le quatrième jour je me remis en route avec le capitaine B.... et Wilhelm. Moi, j'avais attendu ce dernier pour partir ; lui, je suppose, il avait attendu l'autre, ou bien l'autre l'avait attendu. Quel était le chercheur ? quel était le cherché ? quel était le mauvais génie, l'ombre attachée aux pas de l'autre ?... Voilà ce qu'il m'était impossible de reconnaître, ou seulement d'entrevoir, l'un étant à peu près aussi réservé, aussi grave, sinon aussi sombre que l'autre, et tous deux d'un âge où l'on est rarement assez mûr pour ne pas se découvrir au moins de quelques mots comme un duelliste étourdi, de quelques lignes... Cependant, ayant malheureusement tout le temps de les étudier à loisir sous leur manteau, je crus voir qu'il y avait dans l'âme du capitaine préoccupation vague, et dans celle de Wilhelm, idée fixe, résolution bien prise et bien suivie.

Ils avaient l'un et l'autre arrêté leurs places usqu'à Vérone, et j'avais suivi leur exemple,

quoique Venise fut le but de mon voyage. Comme nous entrions de nuit à Vérone, je tentai, pour la centième fois peut-être, d'ouvrir conversation.

— Est-ce une grande ville que Vérone ?

— Je n'y suis encore jamais allé, répondit le capitaine.

— Et vous, monsieur ? dis-je à Wilhelm.

— Ni moi.

— Alors vous allez donc plus loin ? dis-je à Wilhelm, sans paraître prendre garde que je tirais là une conséquence fort peu logique.

— A Venise.

— Et vous, monsieur ? dis-je au Capitaine.

— Moi je reste ici.

— Je n'aurai donc que monsieur pour compagnon ?

— Et encore si vous m'attendez pour partir, répliqua Wilhelm.

— Monsieur a donc des affaires à Vérone ?

Une bagatelle ; ce sera bientôt fait... demain peut-être.

Décidément, pensai-je, c'est celui-ci qui traque l'autre. Alors je résolus d'avertir charitablement le Capitaine, et à peine étions-nous descendus de voiture que je me dirigeai vers lui ; mais son air hautain et peu communicatif me déplut, je lui tournai encore une fois le dos. Arrivé à l'hôtel, un nouveau remords me vint tourmenter, je voulus voir le capitaine ; il était déjà sorti.

Wilhelm avait choisi la chambre contigue à celle du capitaine ; j'arrétai, dans le même corridor, une chambre en face de celle de Wilhelm ! J'avais laissé ma porte entr'ouverte pour entendre rentrer ce dernier, et puis encore pour épier les démarches de l'autre ; mais le capitaine ne rentra point, Wilhelm était revenu vers minuit, et il ne bougeait pas, et il était deux heures du matin.... Je commençais à regretter mon sommeil dont j'avais tant besoin ! et à rire moi-même de mes suppositions extravagantes lorsqu'un rayon de lumière vint éclairer le corridor. Aussitôt, je tirai doucement la porte en dedans, puis je collai mon œil à l'ouverture.

C'était Wilhelin qui sortait : il avait voulu jeter un regard, sur le couloir et voir les lieux avant de s'y hasarder dans l'obscurité ; après cela, il avait éteint son flambeau, et ce fut grâce au peu de lumière échappé de ma chambre que je le reconnus, marchant à pas de chat et descendant l'escalier.

Il n'y avait pas un instant à perdre ; j'éteignis aussitôt mon flambeau, et je suivis l'homme dans l'obscurité, guidé par le bruit léger de ses pas en dedans, et, dans la cour, par la grande ombre de son corps enveloppé de son large manteau plus noir encore que la nuit. A quelques pas de la porte cochère, je m'aperçus que l'ombre n'était plus devant moi, et je désespérai de la retrouver. Mais voilà que, en tournant le dos pour rentrer à l'hôtel, je vis l'homme debout, les mains jointes devant une de ces madones posées dans des niches, qui ornent et protègent le seuil de presque tous les *osterie, taverna, albergi* d'Italie. Une petite lampe placée dans la niche épanchait une lumière blême sur la pâle figure de Wilhelin, et lui donnait l'air d'un grand spectre vêtu de deuil. Cette idée me fit frémir, et je ne repris tout mon sang-froid que pour suivre l'inconnu quand il fit un signe de croix final et s'enfonça dans la rue obscure.

Quelles rues, quels passages nous traversâmes, c'est ce qu'il me serait impossible de dire, car je suivais presque machinalement, et comme attiré par une force morale rayonnant de Wilhelin à moi. J'étais même dans un tel état de demi-sommeil de stupeur, que je ne savais trop si ce n'était pas un cauchemar, et si la grande ombre qui me précédait et m'attirait à elle n'était pas une vision, une figure mystérieuse. Enfin cependant, je revins complètement à moi-même, et repris toute la force de ma raison, quand je reconnus, d'après les nombreuses peintures que j'en avais vues, l'amphithéâtre romain, l'un des débris les plus remarquables et les moins ruinés que possède l'Italie. Là, mon guide pénétra et disparut dans une de ces retraites souterraines que vous diriez creusées par

les insectes à la base de l'édifice. En approchant moi-même, je reconnus qu'on y avait pratiqué de petites portes pour en faire un refuge aux pauvres. Je suivis donc sans difficulté mon guide sous ces voûtes. Les portes des logements que nous traversâmes étaient toutes fermées seulement à la targette mobile, comme si l'on eût attendu quelqu'un. Il n'y avait pas de lumières, de sorte que je ne distinguai pas les habitants.

En débouchant sur l'arène par une de ces galeries souterraines qui vomissaient autrefois les gladiateurs, je perdis quelques secondes la trame de mes sinistres suppositions, pour me laisser aller à contempler la magnificence du tableau, car il était suffisamment éclairé, par le demi-jour du crépuscule. C'est un spectacle d'un effet inouï, incroyable, que cet amphithéâtre en marbre, dont l'enceinte immense est couronné tout autour de stalles dont les rangées s'élèvent en gradins les uns au-dessus des autres jusqu'à ce qu'elles n'aient plus d'autre horizon que le ciel, d'autre dôme que la voûte céleste ! Vu de l'arène, qui en comparaison, semble un point dans l'espace, cet amphithéâtre est d'un effet impossible à exprimer !. Cependant, les Vénitains ont trouvé le moyen d'y construire un théâtre en bois où ils viennent quelquefois oublier au milieu des ruines sublimes laissées par leurs ancêtres, qu'ils sont, eux, ferrés aux pieds par l'Autriche.

J'étais encore abîmé dans ma rêverie contemplative, quand j'entendis une voix à moi connue partant de la baraque en bois : c'était la voix du capitaine Balti. Je courus en toute hâte de ce côté, mais aussitôt la voix, qui semblait articuler une harangue fort animée, cessa de se faire entendre, comme si le bruit de mes pas avait donné l'alarme. Au même instant, je vis apparaître des hommes armés à l'autre bout de l'arène, et une foule d'individus se précipita au dehors du théâtre, cherchant à fuir par des allées souterraines. Je m'enfuis moi-même par une de ces galeries, où je trouvai, grâce à Dieu, une issue donnant sur la rue.

En rentrant à l'hôtel je rencontraï Wilhelm. Il m'arrêta en me frappant sur l'épaule.

— Si vous m'en croyez, me dit-il, vous partirez dès ce matin.

— Et pourquoi ?

— Vous avez été vu cette nuit à l'amphithéâtre et moi aussi ! Moi, je retourne à Vienne. Si vous êtes encore à Venise dans un mois, je vous y verrai... mais surtout partez dès ce matin, à tout prix, et pas un mot sur votre expédition nocturne.

On parlait autour de nous d'une conspiration découverte ; je pensai que c'était le sujet de la scène dont j'avais été témoin, je remerciai l'étranger de m'avoir donné le mot d'ordre, et nous allâmes ensemble retenir nos places, lui pour Vienne, et je remarquai qu'il en arrêta deux ; moi pour Venise, et un quart d'heure après j'étais en route.

Il y avait à peine quinze jours que j'étais à Venise, et que je ne songeais plus à Wilhelm ni au capitaine que je regardais comme deux bons conspirateurs, et rien de plus ; ni même à Elizabeth Giannerhausen, dont le service funèbre me revenait cependant fréquemment à l'esprit et réveillait en moi des doutes et des suppositions de toute nature. Un soir, comme je me promenais sur l'eau, ma gondole fut abordée devant l'église Sancti-Giovanni-Paolo par une autre gondole où était assis, tout seul aussi, un homme pâle et enveloppé d'un large manteau noir.

— *Buono passegio, signore !* me dit l'inconnu en italien.

Cette figure pâle, cette voix sonore et basse, c'étaient celles de Wilhelm !

— *Sono di parola, signore,* ajouta-t-il.

— Certes, lui répondis-je en Français, car je sais mieux cette langue que l'italien, vous avez fait plus.

— Oui, reprit-il, aussi en français, je n'avais plus rien à faire à Vienne... voulez-vous accepter une place dans ma gondole ? nous nous promènerons ensemble... je vous ai rendu un service plus grand que vous ne pensez, et vous ne serez pas fâché de savoir à qui vous devez de la reconnaissance ?

J'acceptai avec empressement, et, après avoir payé mon gondolier, je m'assis, non sans émotion, près de l'étranger.

— N'est-ce pas, reprit-il, que je suis bien pâle, bien maigre ?

— C'est vrai ; mais vous ne l'étiez pas moins la première fois que je vous vis.

— Peut-être... la cause existait déjà et me séchait au dedans ; mais il y avait alors une autre cause qui me soutenait. Maintenant, je ne l'ai plus, et je voyage pour mourir plus doucement. Je suis riche, je ne suis point marié, je puis faire de ma vie ce que je veux... Tenez, j'ai le projet de m'endormir quelque nuit sombre avec de l'opium, de me coucher tout seul dans une gondole derrière quelque lagune écartée, de faire une voie d'eau et de me laisser ensevelir dans l'eau durant mon sommeil de riantes visions... ce serait une belle mort, n'est-ce pas ?

— Je vous demande pardon, monsieur, mais cela ne m'apprend pas à qui je dois... la vie peut-être !

— La vie ! vous dites bien, c'est la vie que vous me devez.

Il ajouta à voix basse :

— Je ne voulais que celle du capitaine Balti, il me la devait, et il a payé !

— Mais, qui donc êtes-vous ? m'écriai-je.

— Je vais vous le dire, reprit-il, en me serrant le bras, je vais vous le dire ; mais silence !

— Hé bien ?

— Wilhelm Stafenhaller, ci-devant espion autrichien, aujourd'hui simple voyageur comme vous.

— J'aurais dû le deviner.

— Oui ; mais ce que vous n'auriez pu deviner, c'est le motif qui m'a fait descendre et m'avilir, moi, riche et noble ; entendez-vous bien ! au rôle d'espion, et d'espion au service d'un gouvernement que je hais. Écoutez-moi donc quelques instants, et vous saurez tout.

Vous vous souvenez d'un service funèbre chanté de nuit à Saint-Charles de Milan ?

— Oui.

— Vous demandâtes à un prêtre le nom de la

personne pour qui l'on célébrait ce service...

—C'est vrai.

—Vous souvenez-vous de ce nom ?

—Elizabeth Giannerhausen.

—Morte, âgée de vingt ans, à Inspruck, le 5 mai 1830, à onze heures du soir.... Hé bien, cette jeune fille, j'avais été élevé avec elle, je l'aimais depuis l'enfance ; ma vie, mon bonheur, mon avenir, c'était elle ; je croyais en être aimé, je l'étais même, autant qu'on peut croire aux aveux d'un enfant de quatorze ans...

— Quel âge avez-vous donc, vous ?

—Vingt-trois ans. Vous le voyez, le malheur vieillit !... Je vous disais donc qu'Elizabeth avait lié d'avance son existence à la mienne, et je crus, moi, que c'était sans retour. Ce fut à cette époque que mon père m'envoya faire mes classes à Paris. Chaque année, quand je revenais passer les vacances à Vienne, je revoyais Elizabeth, et je ne lui demandais même pas de me répéter ce qu'elle m'avait dit si bien une fois, qu'elle n'aimait que moi et ne serait jamais qu'à moi.... Mais voilà que, mes études achevées, et quand je revins, je la trouvai pâle, triste, sombre... comme vous me voyez maintenant. Le lendemain de mon arrivée elle partit avec son tuteur, et, trois ans plus tard seulement, je finis par découvrir qu'après avoir longtemps voyagé, elle s'était fixée à Inspruck, où elle était dangereusement malade. Je n'eus que le temps de m'y rendre en poste, et j'arrivai chez elle à dix heures du soir. Ce qui se passa pendant la dernière heure de sa vie est impossible à dire... Elle m'avoua tout, me nomma le capitaine italien Balti, et me jura, avec sa voix de mourante, qu'elle n'avait jamais aimé que moi, qu'on l'avait éblouie, séduite, presque violée... Le lendemain je sus qu'elle m'avait laissé toute sa fortune.

Et maintenant j'avais une vengeance à exercer : au lieu d'un amour, c'était une vengeance qui devait remplir ma vie ; je la voulais donc terrible et complète !! Tuer ce Balti dans un duel ! non, non, cela n'est pas assez... L'assassiner ? c'est une trop belle mort. C'était l'é-

chafaud que je lui voulais. J'appris qu'il était à la tête d'une conspiration à Vérone, et je me fis espion pour le livrer au bourreau. Vous savez si j'ai réussi ; mais ce que vous ne savez pas, c'est que je l'ai conduit moi-même à Vienne, c'est que je lui ai crié, moi, dans la foule, à lui sur l'échafaud : " Tu as voulu briser une chaîne honteuse, et tu as bien fait, Balti ; et ce n'est pas pour cela que tu meurs ; mais pour avoir brisé un cœur de femme, pour avoir séduit Elizabeth Giannerhausen ! "

Un instant après, il avait payé sa dette. Moi, j'avais fait mon devoir comme je le comprenais... un espion autrichien !... Ah ! vous me méprisez bien, n'est-ce pas ?

—Je vous plains.

—Soyez plus franc et dites que vous avez honte d'être assis là près de moi.

—Je vous le répète, monsieur, je vous plains, et vous offrirais mon amitié...

—Faites mieux, oubliez le service que je vous ai rendu : c'est la seule manière de m'en témoigner votre reconnaissance comme je le veux, car j'ai brisé tous les liens qui me rattachaient à la vie, et ce n'est pas pour en former de nouveaux...

Une gondole vide passa près de la nôtre.

Tenez, monsieur, ajouta-t-il, entrez dans cette gondole. Ce soir je dois aller, moi, là où je ne puis vous présenter vous !

Il insista, refusa de me donner sa main à serrer et fit ramer au plus vite. Pendant les deux mois que je passai encore à Venise, je ne le revis pas !

•••



REVERIES.

J'aime à voir dans le ciel les nuages voler,
Et sous une brise légère,

La cime des forêts doucement s'ébranler,
Les blés en toubillons se heurter et rouler
Comme des escadrons de guerre.

J'aime à voir sous mes pieds, j'aime à voir sous ma main

Ces fleurs qui croissent sans culture,
Et, fier de ma conquête, à surprendre en chemin,
Sous leur robe d'émail, d'albâtre ou de carmin
Quelques secrets de la nature.

Surtout j'aime à rêver, à marcher, à m'assoir,
Dans leur brillante colonie ;

À contempler des nuits le magique encensier,
Ce blanc lyschmis qui n'a de parfums que le soir ;
Triste symbole du génie !

J'aime sur l'églantier ces insectes dorés,
Guerrier tout armés, dont les races

Habitent d'une fleur les ramparts diaprés,
Agitant au soleil et leurs dards azurés
Et le bronze de leurs cuirasses.

J'aime à les voir groupés sur leur soyeux parquet
De retour après leurs maraudes,

Scintiller dans la rose où se tient leur banquet,
Comme on voit dans un bal scintiller un bouquet
Et de saphirs et d'émeraudes.

Comme un matin pour eux est toute une saison,
La troupe se hâte, butine,

Se soumettant au sort, changeant de garnison,
Quand le temps destructeur a semé le gazon
Des débris de leur églantine.

Qu'importe ? n'ont-ils pas des palais à choisir ?
A midi sur les caux s'étale

La fleur du nénuphar ouverte au doux loisir ;

Là, chacun d'eux vivra comme un puissant Visir,
Dans une pompe orientale.

Là, modérant les feux d'un ciel éblouissant,
Sous le nacre de la corolle,
Murmure à petit bruit quelque flot caressant,
Azuré, lumineux, qui glisse en les berçant.
Dans leur odorante gondole.

De leurs rames de gaze agitant l'air brumeux,
Là, de bleuâtres demoiselles,
Fêtant du nénuphar les hôtes bienheureux,
Evantails animés, se balancent sur eux
Avec leurs frémissantes ailes.

Enivrés à demi dans leur palais mouvant,
Couchés sur de molles hermines,
Inondés de parfums, je les ai vus souvant,
Las de jeux et d'amour, dormir en s'abreuvant,
Dans les flots d'or des étamines.

Ainsi sur les étangs les brillants charançons,
La cétone, la cicindelle,
La rouge criocère et le sylphe, aux doux sens,
N'interrompent jamais leurs ébats, leurs chansons...
Que sous le bec de l'hirondelle !

Léger, brillant comme eux, mais plus sûr du butin,
Le buprest, aux guerres furtives,
Renverse aussi parfois leur rampart incertain,
Transforme en champ de mort leur salle de festins
Et fait son repas des convives.

Car chacun ici-bas a sa part de maheurs,
Qui combat risque les défaites ;

Le bonheur a son terme, et le cri des douleurs,
Comme dans les cités retentit dans les fleurs,
La mort est de toutes les fêtes.

M. X. B. SANTINES.

LA

CHRONIQUE VENITIENNE.

CHRONIQUE VENITIENNE.

I.

Une sombre nuit de novembre enveloppait
Venise comme d'un vaste linceul ; les ténèbres

se confondaient avec l'eau noire des lagunes et
des nombreux canaux qui sillonnent en tous
sens la cité merveilleuse. Les lumières qui

brillaient encore çà et là dans les masures voisines du Rialto (1) commençaient à s'éteindre, et la population de ce quartier industriel et actif s'endormait au bruit du vent qui s'engouffrait dans ses ruelles étroites.

Sur la fenêtre la plus élevée de l'un de ces édifices grossièrement construits à fleur d'eau, se dessinait en noir la figure d'une femme qui n'était rien moins que la signora Bariletta, matrone justement renommée à l'époque où remonte cette histoire (1700).

La signora, dont les talents étaient à la fois si utiles et si appréciés, touchait à cet âge auquel les Français ont donné la dénomination singulière de discrétion ; c'est-à-dire qu'elle n'avait pas fait un éternel adieu aux prétentions de la jeunesse, et qu'elle se prévalait déjà de l'expérience que donnent les années. Dans ce moment, son attention était absorbée par les bruissements sinistres de la tempête ; la pluie qui fouettait avec violence contre les vitres de sa croisée lui permettait à peine de distinguer à travers l'obscurité les lanternes des gondoles qui glissaient à la surface des canaux comme des étoiles échappées du sombre firmament.

Lorsque le vent faisait quelque relâche à sa furie, la respectable praticienne prêtait l'oreille au bruit monotone d'un feu qui pétillait dans l'âtre de ces vastes fourneaux qui autrefois tenaient lieu de cheminée, et ses regards se détournèrent de ce lugubre point de vue pour suivre avec intérêt les bouillonnements d'une timbale qui contenait son souper.

Elle réfléchissait, la bonne dame, aux douceurs d'une vie sédentaire et au bonheur d'un abri sûr pendant un tel orage ; elle remerciait la Providence du lot qui lui était échu dans le partage des biens et des maux de la vie, en songeant aux pénibles travaux de ces gondoliers qui affrontaient pour un peu d'argent, nécessaire à la subsistance de leur famille, les intempéries de la saison et les horreurs d'une pareille nuit. Elle avait oublié que sa profession l'exposait à

de semblables vicissitudes, et qu'il se pouvait, dans cet instant même, qu'elle fût impérieusement appelée au secours de l'humanité souffrante.

Cette pensée vint effleurer son imagination lorsqu'elle vit l'une de ces pâles clartés errantes sur les lagunes se diriger vers le canal où était située la ruelle qu'elle habitait, puis grandir, s'approcher rapidement, et enfin s'arrêter devant sa propre habitation.

Le coup qui fut frappé à la porte de la maison retentit dans le cœur de la signora, qui un instant auparavant se berçait dans les loisirs d'une tranquillité bourgeoise, et qui s'éveilla en sursaut sage-femme à la disposition du premier venu.

Le regret de ce repos dont elle avait savouré d'avance les délices, et la crainte de s'exposer à la tempête, lui suggérèrent la pensée de se dérober cette fois aux exigences de son métier. Elle souffla la lampe qui brûlait près de son lit et se glissa promptement aux côtés de sa fille, jeune et belle brune de dix-huit ans, qui dormait déjà du paisible et profond sommeil de son âge.

Mais les importuns qui venaient probablement querir la signora n'étaient pas gens à se décourager par le mauvais succès d'une première tentative ; ils frappèrent avec une violence qui couvrait le bruit de l'orage et qui menaçait d'une entière destruction les planches vermoulues de la porte.

La signora se leva en soupirant, ralluma sa lampe et jeta un regard de regret sur la timbale aux *rizetti* dont le parfum remplissait la chambre. En ce moment un horrible coup de vent ébranla le vieil édifice jusque dans ses fondements, et toutes les croisées de la maison répondirent par un lamentable craquement. L'imminence du péril trancha l'alternative où s'arrêtait la pensée de la sage-femme ; elle décida que nulle force humaine ne l'arracherait du sanctuaire de son habitation.

Après avoir solennellement arrêté cette décision, plus prudente que charitable, la signora descendit résolument pour la notifier aux indis-

[1] Le Rialto est un pont qui a donné son nom à un quartier peuplé d'ouvriers et de prolétaires.

crets qui troublaient son repos. Au moment où elle ouvrit la porte deux hommes, qui pesaient de toutes leurs forces sur les planches à demi vermoulues dans le dessein de l'enfoncer, roulèrent l'un sur l'autre dans l'étroit vestibule.

— La malédiction de saint Marc sur la vieille sorcière qui nous fait ainsi mettre en panne par un tel mistral ! dit l'un des deux en se relevant.

— Que le ciel vous confonde vous-même, répliqua d'une voix aigre la signora qui avait été renversée par la brusque invasion des deux inconnus, et dont la lampe s'était éteinte. Etes-vous des brigands, pour forcer ainsi la maison d'une veuve sans défense, d'une femme que ses fonctions rendent doublement respectable ?

— Je veux être coulé comme un brûlot si ce n'est pas la matrone en personne, dit celui des deux étrangers qui avait déjà parlé.

— Signora, vous allez déramer et faire voile de conserve avec nous ; on a besoin de vos respectables fonctions, et, par le sang de mes pères ! la paie ne vous manquera pas, car la dame qui réclame vos services...

Un coup violent que l'inconnu reçut de son compagnon arrêta probablement une indiscretion. Le même homme reprit la parole en se frottant l'épaule endolorie.

— Que diable attendez-vous, s'écria-t-il ; la gondole est prête et nous n'avons pas un instant à perdre.

— Si vous êtes pressés, répondit la signora avec un léger tremblement qui trahissait la colère en même temps que la crainte, vous pouvez vous remettre en chemin ; ce n'est pas moi qui vous retiendrai, quoique je puisse avec raison exiger une indemnité pour le dégât que vous avez fait en enfonçant ma porte. Mais quant à m'emmener avec vous, n'y comptez pas. Ce serait tenter Dieu que de quitter sa maison pour confier sa vie aux planches pourries d'une misérable barque, et par un pareil temps !... Non, je ne vous suivrais pas, quand la dame en question serait assez riche pour remplir de pièces d'or le fond de votre gondole à mon retour.

— Pour ce qui est de la misérable barque, comme vous l'appellez, la mère, sachez que dans tout Venise on chercherait vainement une carène plus solide et mieux tournée que celle-là. Quant aux sequins vous n'en verrez pas une semblable raffale sur votre tillac, mais comme je l'ai dit, la récompense sera proportionnée à vos services ainsi qu'au sang de... Suffit, camarade, si tu joues des mains, je te prévient que je vais jouer du couteau !—En conséquence de quoi, ajouta l'inconnu après cette légère interruption, nous ne consulterons pas votre livre de loc, et nous prendrons la liberté de vous remorquer en forçant voiles, dans votre intérêt comme dans le nôtre !

Au même instant, les deux vigoureux interlocuteurs saisirent la signora et la portèrent dans le pavillon de la gondole avec la rapidité du vent qui étouffait les cris de la signora. Puis la barque se lança comme une flèche, malgré l'agitation de l'eau que la tempête faisait bouillonner dans les lagunes.

Lorsque le léger esquif eut quitté les environs du Rialto, celui des deux gondoliers qui avait déjà parlé entra dans le pavillon et s'assit à côté de la matrone qui venait de reprendre ses serres et qui continuait ses lamentations.

— Que craignez-vous ? dit-il de ce ton péremptoire qui bouleversait les idées de la signora ; la barque est sûre, et ce n'est pas un vieux requin de mon espèce qui fera naufrage dans un verre de limonade. J'avalerais l'eau de vos lagunes avant d'y laisser mes os, quoique je nage ni mieux ni plus mal que l'ancre maîtresse du *Bucentaur*. Ainsi, comme je vous disais, que craignez-vous ?—Est-ce que par hasard vous croiriez votre coque assez importante pour qu'on songeât à jeter le grapin sur son bastingage. Allons donc, la mère, pensez-vous que le propriétaire de ce bijou de gondole, le seigneur qui a fait galonner ainsi la soie de ce pavillon, soit un forban qui ait besoin de votre croix d'or ? *Diamante* ! le patron court d'autres bordées. Vous ferez votre devoir, comme tout bâtiment bien gréé doit le faire, et après la manœuvre, si vous

n'avez pas double ration, je veux recevoir la cale."

Ces paroles et d'autres encore non moins encourageantes rassurèrent un peu la signora. Les manières franches du marin éloignèrent les soupçons que sa violence lui avait d'abord suggérés. La gondole d'ailleurs résistait bravement aux efforts de la tempête qui faisait plus de bruit que de mal, grâce au peu de largeur des lagunes et à l'élévation des édifices qui brisaient la violence de l'orage.

Après une demi-heure d'une navigation pénible, quoique accélérée, le marin tira de sa poche un mouchoir de soie, et pria poliment la signora de se laisser bander les yeux, — "attends, disait-il, que le patron avait à cœur de ne pas laisser reconnaître la latitude de son mouillage." Cette précaution rendit à la signora ses premières terreurs; mais, comme la résistance était impossible, elle se laissa faire d'assez bonne grâce.

Au bout de quelques minutes, la signora reconnut, au clapotement de l'eau contre les murs et au retentissement des coups de l'aviron, que la gondole entrait sous une voûte. On lui fit bientôt monter un escalier qui lui sembla de marbre; puis elle fut confiée par le marin aux soins d'un autre domestique; après avoir marché longtemps à travers des appartements qui s'ouvraient et se refermaient sur ses pas, on détacha son bandeau, et elle se trouva dans un salon tellement éclairé, que ses yeux éblouis ne pouvaient distinguer qu'avec peine les somptueuses tentures dont il était orné. Un vieillard se tenait debout devant elle; sa figure était à demi cachée sous un masque noir, et il était revêtu d'un simple et riche manteau de velours à fourrure d'hermine.

"Femme, lui dit-il d'une voix impérieuse, je n'ai que peu de mots à t'adresser, mais grave-les dans ton souvenir, afin que ton intelligence les mette à profit pour l'intérêt de ta fortune et de ta sûreté. Tout ce que tu vas voir ici te semblera bizarre; mais, si tu fais cas de la vie, tu te garderas d'émettre ton avis avant qu'il te

soit formellement demandé. La dame à laquelle tu vas donner tes soins est d'une santé délicate; ses jours me sont précieux mille fois plus que ceux de l'enfant dont elle sera mère. Pour peu que le moindre danger se déclare, n'hésite pas à sacrifier la faible et inutile créature qui n'aura pas encore vécu. Je te donne ma parole de noble Vénitien qu'il ne te sera demandé aucun compte à ce sujet. Va donc sans scrupule et compte sur ma libéralité."

Le vieillard appuya sur ces mots *sans scrupule* avec une inflexion de voix qui semblait leur donner une toute autre signification.

"Sainte mère de Dieu! pensa la matrone, est-ce un meurtre que me demande ce terrible vieillard, et ma récompense est-elle à ce prix?" Ensuite elle dit à haute voix: "Avec l'assistance du ciel, illustre seigneur, je ferai de mon mieux." Puis, remarquant un expressif mouvement d'épaules que fit le vieux praticien, elle ajouta: "Pour la sûreté de la noble dame."

Le vieillard pencha la tête en signe de satisfaction, et la matrone fut introduite près de la dame. Celle-ci, à demi vêtue, avait la taille et le port d'une reine; sa peau était d'une blancheur éblouissante; la beauté remarquable de ses mains semblait entretenue avec un soin minutieux. Mais là se bornèrent les indices de la position sociale de cette dame, car aucune camériste ne lui prêtait son assistance. Son costume était un simple déshabillé, et sa figure était cachée sous un masque à mentonnière de soie.

Au moment où l'enfant allait recevoir la vie, la praticienne se sentit saisir au bras; mais l'instinct de sa profession et la droiture de son cœur ne lui permirent pas de traduire ce mouvement, si toutefois il devait avoir une criminelle interprétation.

"Que va devenir l'innocente créature?" dit-elle, en cherchant machinalement autour d'elle ce qu'elle était habituée à trouver, même dans les plus pauvres chaumières, pour les premiers besoins d'un nouveau-né.

Le vieux seigneur ne répondit à cette ques-

tion que par un geste horriblement significatif. Il rapprocha son doigt de sa bouche et le mit ensuite sur son poignard. La matrone se rappela, en frémissant, la menace qui lui avait été faite, et le vieillard fit un nouveau signe à la praticienne, qui prit l'enfant dans ses bras et suivit l'inconnu dans un autre appartement.

“ Il s'agit maintenant, dit le vieillard d'une voix sévère, de trouver une nourrice à cet enfant ; c'est un soin qui doit être facile à une femme de ta profession. Prends cette bourse et garde ton fardeau. Tu auras bientôt de mes nouvelles.

L'inconnu frappa dans ses mains ; un domestique parut. il replaça sur les yeux de la sage-femme le bandeau qui lui avait été enlevé dans ce même appartement. Pour quitter le palais, elle ne revint point sur ses pas, car elle sentit, en sortant du salon, l'air tiède et embaumé d'une serre chaude, et elle rejoignit plus promptement la voûte où la gondole était arrêtée.

Pendant qu'elle se retirait, la signora Bariletta, surprise de cette aventure extraordinaire, était en proie au désir de trouver les moyens de reconnaître le palais. Mais comment faire ? Le valet qui l'accompagnait veillait sans doute à ce qu'elle ne dérangeât pas son bandeau ; et cette tentative pouvait l'exposer à quelque violence ; car elle était pénétrée de la haute gravité du mystère qui venait de s'accomplir sous ses yeux.

Lorsqu'elle fut dans la gondole et qu'elle eut déposé l'enfant sur l'un des coussins du pavillon, la sage-femme éperdue invoqua le secours de la Vierge, mère de Dieu, et la supplia, dans une courte et ardente prière, de lui envoyer ses saintes inspirations. Dans la ferveur de sa supplication elle allait tomber à genoux ; mais le marin qui l'avait accompagnée l'en empêcha.

“ Dépêchons-nous, la mère, dit-il, d'une voix brève et saecadée qui témoignait de son empressement ; ce n'est pas ici une place convenable pour dire vos litanies. Il faut gagner au large ; on a fait le signal du départ.”

Puis il ajouta le geste aux paroles et poussa

rudement la signora vers le pavillon de la gondole. Dans ce moment elle commençait à sentir le grand air des lagunes qui effleurait ses joues. Le mouvement du marin lui fit perdre l'équilibre, et elle étendit machinalement les bras pour se soutenir ; sa main rencontra l'angle de la muraille, et porta sur la petite statuette en marbre d'une de ces madones que les Vénitiens placardaient ordinairement devant leurs portes ou dans l'endroit le plus apparent des débarcadères, pour en faire une sorte de palladium de leurs demeures.

La signora Bariletta s'aperçut qu'un fragment, qui ne pouvait être que la main de la madone, venait d'être brisé par la violence du coup, et tombait dans l'eau. La prière de la sage-femme était exaucée. Cet incident qui échappait à l'attention de ses gardiens, lui offrait une chance de retrouver quelque jour l'asile de la malheureuse mère dont elle emportait l'enfant. Le cœur de la bonne signora en tressaillit de joie, et ce fut avec une résignation pleine d'espérance qu'elle entra dans le pavillon dont la porte fut à l'instant fermée sur elle.

Au bout d'un quart d'heure de navigation, la gondole devint stationnaire.

“ Voici la place, dit le même homme qui avait toujours porté la parole jusque-là ; c'est le moment de faire notre commission et de couler la vieille corvette avec son chargement de chiffons.”

Malgré le langage métaphorique du marin, la signora comprit à l'instant qu'il s'agissait d'elle, et tout son sang reflua vers son cœur. Une pensée rapide lui révéla toute la scélératesse du perfide vieillard qui faisait périr en même temps l'enfant dont il voulait se débarrasser ainsi que le témoin de son forfait. Une circonstance inespérée sembla cependant la protéger dans ce moment funeste. Elle entendit l'autre gondolier qui parlait à voix basse à son féroce compagnon, comme pour le détourner de son projet ; mais il n'y parvint pas ; le marin s'avança vers le pavillon pour saisir la victime. La sage-

femme tomba sur ses genoux, et recommanda son âme à Dieu.

Mais son sort n'était pas encore décidé. Une lutte s'engagea entre les deux hommes; puis un corps pesant tomba dans l'eau, et des cris étouffés se firent entendre pendant quelques instants. Il était évident que l'un des deux gondoliers se noyait: mais lequel des deux avait triomphé de l'autre?

La porte du pavillon s'ouvrit enfin, et l'infortunée signora tomba la face contre les planches de la gondole. Lorsqu'elle eut repris ses sens, elle trouva près d'elle, sur la banquette du pavillon, le pauvre petit nouveau-né enveloppé dans une *salonica* (1) de gondolier et devant la porte qui était restée ouverte se tenait l'homme.

Un rapide regard que jeta la femme épouvantée à travers l'étroite ouverture que laissait à découvert le corps gigantesque du gondolier, suffit pour la convaincre que la barque stationnait devant sa propre maison. La signora s'imaginait que ses sens troublés l'abusaient et qu'elle était encore sous l'influence d'une hallucination. L'homme qui se tenait devant elle était le marin silencieux, celui qui s'était opposé aux criminels desseins de son compagnon. Mais elle s'attendait à voir paraître l'autre, car cette lutte entre ses deux gardiens, la chute de l'un d'eux dans les flots, tout cela ne lui semblait pas plus réel que sa situation présente.

Mais le terrible gondolier qui, suivant ses propres expressions, ne nageait ni mieux ni plus mal que l'ancre-maîtresse du *Bucentaur*, roulait bien réellement alors au fond des lagunes. Son compagnon rappela lui-même, et peut-être involontairement, cette circonstance à la sage-femme, en lui déclarant nettement et sans préambule qu'elle était libre de remonter chez elle, à condition qu'elle emporterait l'enfant avec elle, suivant l'ordre qu'elle en avait reçu.

« Sainte mère de Dieu! s'écria la pauvre femme en s'empressant de prendre l'enfant et de s'avancer vers le bord de la gondole, je ne

me suis donc pas trompée? ce que j'ai vu et entendu...? »

— Silence! répliqua le gondolier d'une voix sombre en lui saisissant le bras; tu n'as rien vu, tu n'as rien entendu! car l'enfant est le pauvre orphelin d'une de tes parentes morte subitement. Si, par malheur pour toi, tu te souvenais du rêve de cette nuit, songe que la puissance de mon maître est grande, qu'il ne recule pas devant un crime obscur pour assurer l'inviolabilité de ses secrets, et que tu n'aurais pas toujours près de toi quelque ami inconnu pour protéger tes jours, comme je l'ai fait.

Lorsque la matrone, muette de surprise et de terreur, eut touché le seuil de sa maison, elle vit le gondolier saisir une hache, puis ouvrir une large voie d'eau dans le fond de la gondole, qui s'emplit et s'engouffra si rapidement, que l'homme n'eut pas le temps de regagner le quai. Il disparut dans l'eau en même temps que la barque; les ténèbres et les derniers bruissements de la tempête ne permirent pas au témoin de ce naufrage volontaire de voir si le malheureux avait péri ou s'il avait pu se sauver à la nage; et de tout ce terrible mystère il ne resta d'autres vestiges qu'une bourse pleine d'or et le nouveau-né.

II.

Quand les idées bouleversées de la signora eurent repris un peu de calme et lui permirent de porter un jugement rassuré sur les événements bizarres et terribles de la nuit, elle supposa que le vieillard qui voulait à tout prix se débarrasser de l'enfant avait donné l'ordre aux deux gondoliers de la faire périr avec lui, pour n'avoir jamais à redouter son indiscretion. Et afin que ce double meurtre, s'il venait à s'ébruiter, passât pour un accident, résultat de la tempête, il semblait probable à l'intelligente praticienne que ses gardiens avaient pour mission de faire sombrer la barque. Comme l'un des marins ne savait pas nager, et que cette circonstance était probablement connue, il était tout simple alors que son compagnon songeât à le sauver avant

[1] Sorte de paletot.

toute autre considération, et que ce motif expliquât naturellement la perte de la femme et de l'enfant.

La signora devinait ensuite que l'honnêteté du plus taciturne des deux gondoliers avait dérangé les plans de son cruel patron, et qu'après avoir noyé son camarade et coulé la gondole, il était revenu au palais raconter que tous avaient péri, hors lui seul.

Ces suppositions, pleines de bon sens et de vraisemblance, parurent à la sage-femme s'approcher tellement de la réalité, qu'elle ne songea pas à donner une seconde interprétation aux scènes mystérieuses dont elle avait failli être la victime. Toute son attention d'ailleurs se trouvait partagée entre la crainte des dangers qu'elle pouvait courir encore, et le désir de connaître la malheureuse dame qu'on tyrannisait si cruellement. La signora Bariletta, qui avait des principes et un excellent cœur, comprenait les devoirs qu'un funeste hasard lui avait imposés à l'égard d'une mère qu'on privait de son enfant.

Un soupçon qui reposait sur des bases incertaines avait cependant frappé la bonne signora. Elle avait cru distinguer dans l'accent et même dans la stature du gondolier, son sauveur, quelque ressemblance avec la voix et la taille d'un jeune homme de sa connaissance. Mais ceci nécessite quelques détails épisodiques.

La fille de la sage-femme, la jeune Maria Bariletta, avait été, presque au sortir de l'enfance, l'objet des attentions et des soins empressés de tous les jeunes gondoliers qui fréquentaient les quartiers populeux du Rialto; et ceci n'avait rien d'étonnant, car la gentille enfant était fraîche comme une rose buissonnière, et son père, gondolier lui-même de son vivant, l'avait cent fois promenée triomphalement au milieu de ses confrères.

Parmi les nombreux soupirants qui se disputaient les regards de l'innocente Maria, deux jeunes gens se distinguèrent par la violence de leurs sentiments, c'est-à-dire que tous deux fu-

rent distingués, mais avec des chances diverses de succès: l'un par les parents de la jeune fille, à cause de sa fortune; l'autre par la jolie Maria, par ce que, sans être ni plus beau ni mieux fait, ou plus aimable que son rival, il avait su plaire à la naïve enfant.

Ce gondolier qui, en effet, n'avait rien de remarquable que sa force athlétique et des traits empreints d'une profonde mélancolie, avait, par le fait même du malheur qui se lisait sur sa figure, attiré l'attention bienveillante de Maria. Giuseppe (c'est le nom de cet homme) était détesté par ses camarades, que son humeur sombre attristait et qui l'évitaient comme si sa rencontre eût été de mauvais augure. Aussi Giuseppe se tenait ordinairement à l'écart, près du pont du Rialto, où était amarrée sa gondole. Lorsque Maria passait dans la barque de son père, recueillant sur son chemin les acclamations joyeuses et les compliments des jeunes gondoliers, la conscience de la réprobation qui s'attachait à lui ne permettait pas à Giuseppe d'y mêler ses hommages, quoiqu'il se sentit plein d'admiration pour la beauté de la jeune fille, et pénétré de reconnaissance pour les regards compatissants qu'elle lui jetait quelquefois. Mais ses traits ordinairement pâles et impassibles, se couvraient d'une nuance pourprée; puis un sombre découragement venait rapidement éteindre cette animation passagère. La présence de Maria était pour Giuseppe l'éclair qui sillonne l'horizon chargé de nuages.

Maria, malgré son innocence, avait compris le pouvoir qu'elle exerçait sur cet homme farouche et redouté. Le sentiment de la pitié, si puissant sur un cœur de femme jeune et candide, plaidait en secret la cause du paria, peut-être injustement expulsé de la société de ses semblables. Elle voulut connaître le motif de ses chagrins et de l'aversion générale. Mais qui pouvait le dire? Chacun l'ignorait. Le même instinct qui portait Giuseppe à rechercher la solitude, repoussait aussi toutes les sympathies qui auraient pu triompher de sa mélancolie, et le plaçait comme dans un cercle

d'enchantement et de maléfices inaccessibles à tout sentiment de bienveillance humaine.

Cependant, si la cause de ce désespoir intraitable et persévérant eût été mieux connue, le pauvre Giuseppe aurait été l'objet des prévenances et du respect de tous, car elle prenait sa source dans l'amour filial.

Giuseppe, depuis son enfance, était l'unique soutien d'une mère infirme et d'un père presque octogénaire. Leur petit patrimoine, exploité par les mains vigoureuses du jeune garçon, suffisait à leur subsistance, lorsqu'une année de disette vint leur imposer une gêne qui devait avoir de funestes conséquences. Les parents de Giuseppe ne purent acquitter le montant de la redevance que le fisc de la république avait à percevoir; ils demandèrent des délais et ne purent les obtenir. Les employés chargés de la perception des deniers publics se présentèrent, accompagnés de sbires, dans la chaumière de Giuseppe pour saisir le peu d'ustensiles de labourage que la misère leur avait laissés. Giuseppe fit usage de ses forces herculéennes, et il dispersa promptement les oppresseurs qui voulaient achever la ruine de ses parents. Mais sa rébellion généreuse l'amena sous les plombs de Saint Marc, et pendant deux longues années il expia dans les angoisses du corps et de l'âme l'imprudence de son dévouement filial.

Lorsque l'avènement d'un nouveau doge vint, par suite d'une amnistie générale, l'arracher inopinément de cette fournaise où se consumait sa jeunesse. Giuseppe courut vers la chaumière chérie qu'habitaient ses vieux parents. Mais le soc de la charue avait passé sur ses décombres: deux moissons avaient mûri sur les lieux qui l'avaient vu naître. Son père n'avait pu survivre au malheur de son enfant et à sa propre ruine, et sa mère avait été grossir le nombre des mendiants qui encombrèrent les rues de Venise. Pendant une année entière elle s'était tenue devant la prison où gémissait dans une atmosphère embrasée tout ce qu'elle aimait au monde. Mère désolée, semblable à la Nio-

bé des temps antiques, elle demeura constamment accroupie sur le pavé brûlant de la *piazza*, le cœur inondé d'amertume, le visage en pleurs et les regards sans cesse fixés sur l'affreux toit de plomb, jusqu'à ce que son cœur, ossifié par la douleur, eût fini de battre, et que ses yeux brûlés de larmes eussent cessé d'apercevoir l'exécration de son fils bien-aimé.

Il revenait à Giuseppe une légère somme sur le prix de son patrimoine vendu par le fisc; elle n'avait pas été remise à sa mère, parce que, suivant les lois du pays, elle n'héritait pas de son mari. Giuseppe acheta une gondole, et, grâce à sa force prodigieuse ainsi qu'à son adresse, il fut bientôt l'un des meilleurs gondoliers du Rialto.

Les femmes ont-elles un instinct qui leur fait deviner les secrets d'une infortune calomniée, ou bien la délicatesse de leur sensibilité les porte-t-elle tout naturellement à consoler par les témoignages de leur bienveillance les hommes souffrants et persécutés? Ceci est un mystérieux attribut de leur nature exquise et tendre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'entre le sombre gondolier et la douce Maria il s'était établi, presque à l'insu l'un de l'autre, des relations qui avaient changé leur existence. Et cependant ces relations reposaient sur si peu de chose, que l'expression en eût été insaisissable pour tout autre que pour eux. Giuseppe savait qu'au milieu de ce monde d'ennemis qui insultaient à ses souffrances, il y avait un cœur qui prenait ses chagrins en tendre pitié; et Maria n'ignorait pas que cet homme de bronze, insensible aux inimitiés, aux injures, aux mépris de tous, recevait avec une indicible félicité les imperceptibles témoignages de son intérêt. La jeune fille se sentait fière de son triomphe. Quant au gondolier, il n'était pas encore heureux de son amour, car il savait bien que l'anathème qui pesait sur sa destinée ouvrirait un abîme entre son amie et lui, du moment où son amour serait connu; mais ses douleurs et ses désirs n'avaient plus ni la même cause ni le même but, et son mal, déplacé, marchait vers la guérison. Déjà

les gondoliers avaient remarqué plusieurs fois dans leur silencieux compagon les indices d'une fierté dédaigneuse, qui se changea bientôt en une irascibilité redoutable; et enfin plusieurs d'entre eux, qui s'étaient égayés comme de coutume aux dépens du malheureux inconnu, n'échappèrent qu'à grand'peine à ses terribles mains.

Dès ce moment l'éloignement qu'on ressentait pour lui fit place à des hostilités plus prononcées, et Giuseppe, semblable à l'effraie qu'assaillaient les oiseaux des bois lorsqu'elle se hasarde à paraître au grand jour, avait pour antagonistes tous les gondoliers du Rialto. Son courage indomptable et sa vigueur extraordinaire lui faisaient mépriser les injustes agressions que lui prodiguaient ses ennemis lorsqu'ils pouvaient faire masse contre lui. Mais enfin sa position lui devint intolérable, et il prit le parti d'en sortir à tout prix.

Un jour de bonne résolution, Giuseppe se para de ses habits de fête, et il se rendit chez Giacomo-Bariletta dans le dessein de lui faire connaître franchement les sentiments qu'il éprouvait pour sa fille. Mais la destinée de fer qui pesait sur lui le poursuivit jusque dans la demeure de celle qu'il aimait. Lorsque Giuseppe s'offrit à ses regards dans la maison de son père, le saisissement que la timide jeune fille en éprouva fut si violent qu'elle se trouva mal. La signora Bariletta et son mari ne manquèrent pas d'attribuer son évanouissement à la terreur que lui inspirait le répréhensible. Giuseppe voulut expliquer sa démarche, mais son émotion avait répandu, jusque dans le son de sa voix, la terreur qui s'attachait à sa personne; la matrone effrayée se boucha les oreilles avec ses mains, et Giacomo contraignit le gondolier à se retirer avant qu'il eût pu faire connaître ses intentions. Toutefois la signora Bariletta les soupçonna vaguement, et sa frayeur, en y réfléchissant, fut aussi grande que si quelque ogre se fut présenté pour dévorer sa fille. Lorsque Maria reprit ses sens, les appréhensions de sa mère et la furieuse indignation de son père lui

semblèrent si difficiles à combattre, qu'elle ne se sentit pas le courage de l'essayer.

Mais il était écrit que cette démarche intempestive déciderait de l'avenir du pauvre gondolier. Celui d'entre ses confrères qui avait élevé des prétentions à la main de Maria et qui avait fait agréer ses vœux aux parents de la jeune fille, se regarda comme personnellement offensé par la téméraire conduite de Giuseppe, et il résolut d'en tirer vengeance: une vengeance italienne, sûre et terrible.

Le lendemain de ce jour fatal, un inconnu entra sur le soir dans la gondole de Giuseppe.

— Au Lido, dit-il d'une voix presque étouffée par le manteau qui lui couvrait entièrement le visage.

— Dans quelle partie du Lido? répondit le gondolier en démarrant sa gondole; les sables sont vastes, et plus d'un canal y conduit.

— Aux sépulcres des Juifs.

— C'est un endroit peu convenable pour une promenade, à l'entrée de la nuit. Il n'y a qu'un amoureux ou un *bravo* qui puisse choisir un tel lieu de propos délibéré. Mais ce ne sont pas mes affaires, et je ne suis responsable ni des desseins ni des actions de mes passagers.

Longtemps avant que la barque fût arrivée en vue du Lido, la nuit avait fait succéder d'épaisses ténèbres aux dernières lueurs du crépuscule. Le passager ne faisait pas un seul mouvement, et ses regards étaient continuellement fixés sur le gondolier qui ramait en silence. Enfin Giuseppe s'appuya sur son aviron en se tenant presque horizontalement couché sur la toletière [1], tandis que le canot filait rapidement sous la dernière impulsion du vigoureux rameur.

— Si l'obscurité, dit-il, ne confondait pas les objets à vingt brasses de la gondole, nous verrions déjà poindre au milieu des sables les sépulcres des Juifs. Deux coups d'avirons vont nous conduire au rivage.

[1] Place pour les avirons sur les minets fixés dans les plats-bords, à l'un des côtés des gondoles vénitiennes.

— Un seul coup de cette bonne dague t'en éloignera pour toujours, répondit le passager en se débarrassant de son manteau et en se précipitant sur Giuseppe.

Le gondolier n'avait pas eu le temps de se mettre en défense : cependant il opposa le manche de son aviron au tranchant de la dague ; mais, comme le coup était violent et que sa position portait son corps à faux, il perdit l'équilibre et tomba dans l'eau, entraînant avec lui l'aviron et la dague qui y tenait profondément.

Giuseppe qui était, comme la plupart des gondoliers un excellent nageur, eut bientôt rejoint la barque. Mais l'inconnu s'opposa de toute son énergie au dessein du gondolier, et il essaya de détacher de la nacelle les doigts qui s'accrochaient à ses bords comme des grappins de fer. Non seulement les efforts de l'assassin ne suffirent point à cette manœuvre, mais ils lui mirent à la disposition de sa victime, car Giuseppe réussit à s'emparer d'une de ses mains.

Pendant quelques instants les deux athlètes prolongèrent cette lutte bizarre. Tantôt l'inconnu, cédant à l'étreinte puissante de Giuseppe, se penchait jusqu'au bords de la gondole, et alors son ennemi se trouvant complètement submergé, perdait la plus grande partie de ses forces ; tantôt il se retirait en arrière pour se dégager du bras d'airain qui le retenait, et alors Giuseppe, suivant le mouvement ascensionnel, se trouvait près de franchir les bords de la barque.

Cette étrange alternative devenait nécessairement se terminer par le triomphe des forces qui

s'aidaient de la pesanteur du corps. L'inconnu, quoique vigoureux s'affaiblit par degrés, et un dernier effort de son redoutable antagoniste l'entraîna dans l'adriatique. Alors ce fut un affreux combat corps à corps, un assaut de fureur où l'adresse devenait inutile, car l'eau entourait les deux adversaires comme second ennemi pour chacun d'eux. Il fallait donner la mort, et la donner avant que la mer eût étouffé le vainqueur dans les bras du vaincu.

(A continuer.)

Québec, 9 Janvier, 1845.

AUX CORRESPONDANTS. — “ UN VOYAGE A SAINT MICHEL, ” de notre jeune ami *Pietro*, ne saurait, malgré son mérite littéraire, être admis dans nos colonnes, parce qu'il a une tendance trop personnelle.

LA BRISE DU SOIR, Fantaisie, par Mlle. L. PUGET, accompagne le numéro d'aujourd'hui et forme le 28ème numéro de la partie musicale du Ménestrel.

Nous allons commencer immédiatement la publication de trois nouvelles

P O L K A ,

par HENRI CRAMNER, que nous avons reçues de Paris par la dernière malle. Elles ne sont en rien inférieures à LA VÉRITABLE POLKA que nous avons déjà publiée, et que les amateurs regardent comme un chef d'œuvre en ce genre.

Imprimé et publié par

A. PLAMONDON,

S. DRAPEAU,

Rédacteurs-Propriétaires.

BUREAU, Rue du Parloir, No. 10.